

	Monot Jean-Hervé : Né le 16-06-1874 à Cléder ; 1903, prêtre, 1904, vicaire à Plonéis ; 1909, vicaire à Guilers ; 1927, recteur de Loc-Eguiner-Saint-Thégonnec ; 1939, recteur de Commana ; décédé le 26-04-1943.
--	--

M. Jean-Hervé Monot, Recteur de Commana. — Le doyenné de Sizun a vu disparaître brusquement, dans l'espace de trois semaines, deux recteurs voisins : M. J.-B. Rozec, recteur de Saint-Sauveur, a rejoint dans l'éternité le vendredi 14 mai, M. Monot, recteur de Commana, appelé à Dieu le lundi de Pâques 26 avril.

Jean-Hervé Monot, né à Cléder en 1874, était l'aîné de dix enfants. Les dispositions dont il témoigna dès le bas âge révélèrent une vocation en germe, et décidèrent ses parents à l'envoyer à Saint-Pol de Léon, au Petit Séminaire où cette vocation trouva le climat favorable à son développement. Mais après la troisième, le jeune Hervé dut interrompre ses études et rester à la maison pour aider son père dans l'exploitation du moulin familial. Il fut ainsi tour à tour cultivateur, surtout garçon meunier et enfin soldat. Dans ces diverses situations, il continuait d'entendre l'appel de Dieu et restait résolu d'y répondre un jour.

C'est ainsi qu'il rentra dans son cher Kéroulas en octobre 1898, et qu'il prit rang parmi les élèves de rhétorique, dans une bonne équipe qui allait cette année recevoir les prémices de l'enseignement d'un jeune et brillant professeur. L'année suivante, il entra au Grand Séminaire d'où il sortit prêtre en 1903. Vicaire à Plonéis, puis à Guilers-Brest, il fut en 1927 nommé recteur de Loc-Eguiner-Saint-Thégonnec, d'où il fut transféré à Commana en 1939. Dans ces divers postes, il sut toujours rester tel que ses camarades le connurent jadis au collège : doux, affable, placide, justifiant le surnom de « bonne sœur » qu'ils lui donnèrent.

Mais sous ses dehors de placidité et de nonchalance, il cachait une âme capable de grande énergie. Employé assez souvent dans les missions où il remplissait volontiers la fonction de directeur du chant, il apprit au cours de ces manœuvres spirituelles à mesurer la faiblesse humaine, et il comprit qu'un vrai pasteur ne doit pas seulement la nourriture aux âmes dont il a la charge, mais l'appui, le soutien, et donc l'exemple de la fermeté.

Pénétré du sentiment de sa responsabilité, il estimait que pour être digne de l'autorité dont on est investi, il faut avoir la force de l'exercer même au risque de déplaire. Pour faire son devoir, il faut pouvoir résister à la « libido placendi ». Discret, quoique ennemi des « bobards », il aimait mieux écouter que parler. Avec sa démarche chancelante et son air souffreteux, il sut toujours rester affable et, en montrant qu'une âme forte est toujours maîtresse du corps qu'elle anime, il inspira à tous une haute estime et une respectueuse pitié.

Privé de son vicaire par la mobilisation, il dut pendant plusieurs mois assurer seul le service de sa paroisse. Plus d'une fois, il fut appelé, dans la nuit, au chevet de malades éloignés ; et, sans chercher d'excuse, il allait dans l'obscurité, par des routes défoncées, cahoteuses, dans sa modeste voiture dont les glaces ne cessaient d'être voilées par des rafales de neige.

Son énergie se révéla surtout la veille de sa mort, le dimanche de Pâques. Fatigué par les confessions de la veille et de la matinée, il tint à faire le prône. Son apparition dans la chaire fit une profonde impression ; son visage décharné, pâle, sa voix faible, son souffle court, tout faisait craindre qu'il ne descendît pas vivant. Le lendemain, dans la matinée, il vint pour échanger quelques paroles avec sa sœur, et quand, peu après, sa chère Marie monta pour le rejoindre, elle le trouva étendu sur le plancher : la mort l'avait foudroyé.

Si le temps et la santé ne lui ont pas permis de donner toute la mesure de son zèle, son esprit de foi lui a inspiré, avant de mourir, une leçon d'énergie que ses paroissiens ont comprise et qu'ils n'oublieront pas : il est mort au champ d'honneur.

Dans la matinée du mercredi suivant, l'office funèbre fut célébré à Comanna, et dans l'après-midi la dépouille du bon M. Monot fut transportée à Cléder et inhumée dans le cimetière de sa paroisse natale dont il parlait toujours avec une légitime fierté.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 27/08/1943 p. 252.